



HAL
open science

Recension Catherine Larrère, Raphaël Larrère, Le pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste, Premier Parallèle , 2020 .

Bruno Villalba

► **To cite this version:**

Bruno Villalba. Recension Catherine Larrère, Raphaël Larrère, Le pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste, Premier Parallèle , 2020 .. Natures Sciences Sociétés, 2021, pp.487-503. 10.1051/nss/2022012 . hal-03688920

HAL Id: hal-03688920

<https://agroparistech.hal.science/hal-03688920>

Submitted on 6 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Villalba Bruno, recension Catherine Larrère, Raphaël Larrère, *Le pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*, Premier Parallèle, 2020, in *Natures Sciences Sociétés* 29, 4, 487-503 (2021) © NSS-Dialogues, Hosted by EDP Sciences, 2022 <https://doi.org/10.1051/nss/2022012>

Larrère Catherine, Larrère Raphaël, *Le pire n'est pas certain. Essai sur l'aveuglement catastrophiste*, Paris, Premier Parallèle, 2020.

Depuis de nombreuses années la philosophe Catherine Larrère et l'agronome Raphaël Larrère proposent une réflexion originale et convaincante sur la pensée écologique. Cette fois, ils interrogent la pertinence de la *collapsologie*¹. Encadré d'une stimulante introduction et d'une conclusion un peu rapide, trois thématiques (« De la crise écologique à l'Anthropocène » ; « Le catastrophisme : un nouveau grand récit » ; « Quelle place pour la collapsologie dans la pensée écologique ») balisent la thèse selon laquelle la collapsologie n'aurait aucun fondements scientifiques et politiques et serait, en fait, une pensée contre-positive. Il faut par conséquent mettre en garde l'ensemble des écologistes contre l'innocuité politique de cette vision², son positionnement ambigu³ pour finalement « dénoncer l'imposture » (p. 15) de la collapsologie et des collapsologues

La position centrale des auteurs peut se résumer sous la maxime suivante : « le pire n'est pas certain et que les possibles restent ouverts. » (p. 15)⁴. Au contraire, C. et R. Larrère souhaitent promouvoir une écologie qui prendrait davantage en compte l'incertitude de l'avenir. Ainsi, plus ouvert, le futur serait moins marqué par le poids des risques écologiques.

Pour les auteurs, l'« ontologie » (p. 14) des collapsologistes se présente comme une vision déterminée de l'histoire du système Terre. À partir d'une interprétation extensive des faits scientifiques, les théoriciens de l'effondrement décrivent une perspective historique catastrophiste de l'avenir. C. et R. Larrère remettent à la fois en cause ce « récit unique » (p. 58) – la seule trajectoire sera celle de l'effritement du monde social – et l'unicité du chemin pour faire face à ce futur – l'anticipation de la contraction du monde par une adaptation immédiate et radicale (décroissance, sobriété, etc.). La collapsologie aurait mal interprété les données scientifiques alarmistes, produisant une vision déterministe du devenir (p. 81-83) et aboutissant à l'inaction politique : la « certitude de l'effondrement inéluctable permet le diagnostic d'impuissance » (p. 83). Cela faciliterait le développement d'une oligarchie économique et politique, renforçant les inégalités

¹ La *collapsologie* est un néologisme inventé, « avec une certaine autodérision », par Pablo Servigne et Raphaël Steven (*Comment tout peut s'effondrer*, petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes Paris, Seuil, 2015). Il est issu du latin *lapsus* qui signifie chute et du verbe *to collapse*, qui signifie s'effondrer. C'est « l'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle, et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition, et sur des travaux scientifiques reconnus. » (Servigne et Steven, 2015, p. 253).

² Larrère C., Larrère R., « La collapsologie est politiquement inoffensive », <https://www.lesinrocks.com/2020/09/10/idees/idees/la-collapsologie-est-politiquement-inoffensive/> 10 octobre 2020.

³ Voir même sa collusion avec les idées néo-libérales : Larrère C., Larrère R., « Les collapsologues sont dans un rapport de convergence avec le pouvoir », <https://usbeketrica.com/article/larrere-les-collapsologues-sous-estiment-l-etat>, 06 octobre 2020.

⁴ Une thèse déjà défendue, avec concision : Larrère C., Larrère R., « Les transitions écologiques à Cerisy », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 24(3), 2016, 242-250.

sociales et les comportements individualistes adoptant « des réactions privées et dépolitisées ¹».

Les auteurs font l'effort de restituer le contexte des idées qui a pu permettre l'émergence de cette notion : avec les phases du développement durable et de l'Anthropocène, mais en oubliant de rappeler la permanence de l'idée de catastrophe dans le discours écologiste². Ils mettent en évidence une pédagogie de la catastrophe qui a influencé différentes conceptions de l'avenir. C'est un discours qui, en s'appuyant sur certaines sources scientifiques, insiste sur la *possibilité* de l'effondrement d'un système. Pour illustrer leur propos, les auteurs mobilisent l'exemple de l'effondrement forestier à la fin du XIX^e siècle, processus lent mais localisé, ayant été maîtrisé par l'intervention de l'État. Dans ce cas, la catastrophe a été mobilisée comme moyen de mettre en scène la situation critique, en réduisant la temporalité de la situation, ce qui permet d'insister sur la mise en place de processus de réaction rapide des politiques publiques. Il n'y aurait donc pas de situations d'effondrement ingérable.

Ensuite, ils critiquent la peur de la catastrophe. L'heuristique de la peur est mobilisée par de nombreux philosophes (Hans Jonas, Günther Anders) comme une méthode de compréhension et d'action face à la catastrophe. On peut alors développer une obligation morale afin de l'éviter : c'est une injonction à l'action. Pourtant, cette transformation de l'action n'est possible qu'après avoir accepté que de la catastrophe est déjà bien engagé. Pour les collapsologues, la catastrophe est une *réalité inévitable* – un effondrement global, complet et synchrone – qu'il faut anticiper par une adaptation radicale de nos modes de vie. La transformation touche à la fois nos manières de nous représenter notre place dans le monde (notamment dans les rapports avec les non humains), mais aussi notre relation au monde dans l'ensemble de nos pratiques sociales. Or, C. et R. Larrère insistent sur sa *probabilité*³. C'est pourquoi ils s'appuient sur le travail de Jean-Pierre Dupuy⁴, en insistant sur l'hypothèse qu'il y a et il y aura une diversité des possibilités d'avenir. L'imprévisibilité de l'avenir est sans cesse évoquée, au risque d'apparaître comme l'expression d'une conviction chère aux auteurs.

Enfin, les auteurs mènent une charge sévère contre les propositions politiques des collapsologues. Ceux-ci n'auraient pas pris la mesure de la nécessité de théoriser la transition à partir des institutions publiques, préférant valoriser la construction de communautés locales résilientes. C. et R. Larrère soulignent à juste titre l'absence de réflexion sur les institutions étatiques (p. 126 et s.). Mais ils oublient eux-mêmes le rôle central des instances supra-nationales tout, comme la capacité de ces institutions à garder dans le temps leur capacité d'intervention (maintien des outils régaliens, capacité de financements, de sécurisation⁵...).

On peut regretter les nombreuses lacunes théoriques et méthodologiques des auteurs qui limitent la démonstration⁶. Tout d'abord, le corpus sur lequel s'appuie les auteurs se concentre sur deux livres : le best-seller de Servigne Pablo et Raphaël Stevens paru en

¹ Larrère C., Larrère R., art. cit. 06 octobre 2020.

² Afeissa Hicham-Stéphane, *La fin du monde et de l'humanité. Essai sur la généalogie du discours écologiste*, Paris, PUF, 2014.

³ Ce faisant, ils procèdent à un contre-sens sur la démonstration philosophique d'Anders, qui ne fait pas de la catastrophe nucléaire une possibilité, mais une réalité en attente de sa réalisation.

⁴ Dupuy Jean-Pierre, « Simplismes de l'écologie catastrophiste »

<https://aoc.media/opinion/2019/10/21/simplismes-de-lecologie-catastrophiste/>.

⁵ Comme par exemple les risques nucléaires, qu'ils soient civils ou militaires, qui nécessitent infrastructures, savoirs et techniques de pointent, sécurisations coûteuses, etc.

⁶ Limites qui ne sont pas originales en soit, que l'on retrouve dans quasiment tous les discours anti-collapsologie, voir Villalba B., *Les collapsologues et leurs ennemis*, Paris, ed. Le Pommier, 2021.

2015 et celui d'Yves Cochet de 2011¹. Ainsi réduite, la collapsologie se trouve amputée d'une série d'autres livres, d'auteurs et de courants (D. Orlov, F. Vargas, C. Morel Darleux, M. Commaret, P. Pantel, R. Gori, R. Hopkins, D. Bourg...), qui, s'ils partagent le sentiment de l'urgence écologique, proposent d'autres interprétations (parfois plus nuancées, comme L. Aillet, A. Bernier, Y. Citton, R. Duterme, V. Mignerot, J. Rasmi, L. Testot...), d'autres pistes d'action, d'autres perspectives futures.

Ensuite, les auteurs insistent sur l'importance des possibles futurs, en se basant sur la valorisation rapide d'expérimentations exemplaires. Paradoxalement, ils s'appuient sur les mêmes initiatives que celles des écrits collapsologistes : permaculture, villes en transition, écoféminisme²... Mais les collapsologues videraient ces initiatives de leur sens politique – l'attente de la fin est inévitable et donc, il n'y a plus qu'à s'adapter. Ils défendraient ainsi une vision individualiste, voir libertarienne, qui ne se préoccupe ni de combattre l'État et encore moins le capitalisme. Dans le même mouvement, C. et R. Larrère estiment que les collapsos tenteraient de récupérer les mouvements sociaux les plus actifs (ZAD, Villes en transition, etc.). Mais ce serait une reprise hâtive, simplement déclarative et surtout opportuniste. Signalons aussi que la mobilisation de ces expérimentations se fait sans sources empiriques solides (mis à part quelques ouvrages de seconde main, ayant peu d'ancrages sociologiques).

Enfin, on peut regretter la portée performative du discours critique. Dénoncer la collapsologie, ses limites et ses incohérences devrait permettre de promouvoir une autre perspective écologique. Or, on se retrouve face à un appel assez vague sur la nécessité d'adopter des mesures de gestions appropriées, en invoquant une sorte de bon sens qui ne tardera pas à émerger... Il est dommage que le livre ne nous donne pas à voir quelques-unes des lignes d'actions à la hauteur des enjeux³. C. et R. Larrère demeurent accrochés à une vision continuiste du projet de développement humain. Ainsi, bien souvent, la thématique de la catastrophe est construite à travers le prisme de catastrophes anciennes (ponctuelles, localisées, aux effets limités – comme le cas des Amérindiens). Cette posture contribue à minimiser la dimension globale (*tous les peuples*) de la catastrophe actuelle. S'ils parlent bien du réchauffement climatique, c'est pour insister sur les conséquences localisées de ce réchauffement. S'ils évoquent bien l'effondrement du vivant, ils n'insistent pas tellement sur les conséquences que cela aura sur les milieux humains, en raison de l'interdépendance des conditions de vie des acteurs humains et non humains. Ce discours entretient l'illusion de la nature commune entre les catastrophes anciennes et celle de la catastrophe globale et systématique actuelle. Ils maintiennent ainsi cet étrange décalage entre l'acceptation des situations d'effondrements (biodiversité, climat, sol...) – qu'ils ne contestent pas – et la minimisation des conséquences de l'enchaînement cumulé de ces catastrophes – en les segmentant et les individualisant, de manière à produire un discours rationnel sur chacune d'elle.

Ce que le livre reflète, c'est davantage une posture prise par les deux auteurs. Car si « Le pire n'est pas certain », il n'est donc pas complètement exclu. Prendre la décision de travailler à partir de l'incertitude ou de la certitude du pire, désigne l'expression d'une volonté. Elle s'inscrit dans la rationalité moderne qui tient avant tout à insister sur la perfectibilité de l'homme et de ses actes (d'où le silence sur la question du conflit et de la

¹ Cochet Yves, *Avant l'effondrement*, Paris, LLL, 2019

² Mais même cette dimension serait affaiblie par les discours collapsologistes, qui auraient tendance à réduire l'écoféminisme à la féminité qui habiterait chaque homme... Intervention de R. Larrère, 30 novembre 2020, Programme Cit'in.

³ Dans certains entretiens, ils insistent sur le développement de solutions techniques assez localisées, par exemple pour lutter contre l'érosion de certains écosystèmes, au niveau local, voir références ci-dessus.

violence par exemple). Elle veut à tout prix maintenir une vision positiviste et positive. S'il s'agissait d'interroger « l'aveuglement catastrophiste », il est dommage que les auteurs n'aient pas, au moins pendant quelques pages, adoptés une posture réflexive sur leur propre myopie. Par conséquent, si la trame du livre proclame qu'il existe malgré tout une part d'incertitude, si le pire n'est pas certain, il reste néanmoins probable que les « possibles ouverts » risquent de se réduire au fur et à mesure des situations d'effondrement et de l'inertie des décisions publiques et des habitudes intellectuelles.

Bruno Villalba
AgroParisTech, Printemps
Bruno.villalba@agroparistech.fr